

«Mais les amis sont là»

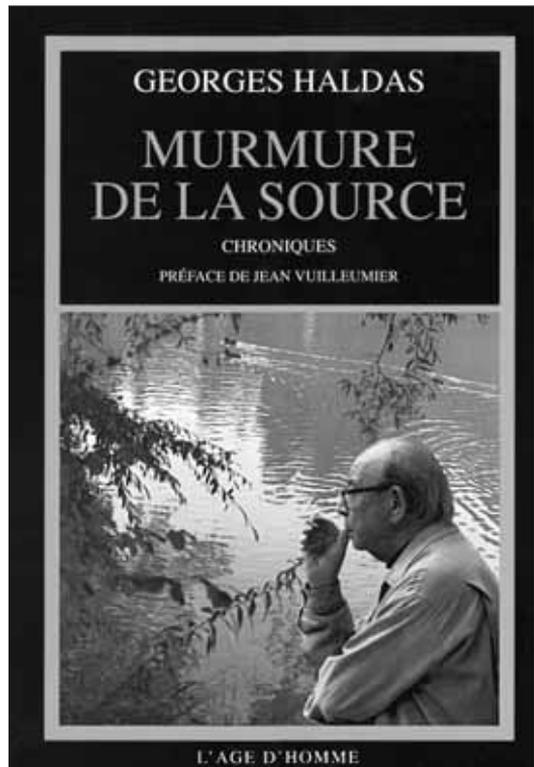
par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Georges Haldas a pris congé de nous discrètement. Il est sorti des colonnes de cette revue par une petite porte, sans mot dire et sans crier gare (ou bien n'étais-je pas attentif ?), lui dont la voix, qui ébranlait les piliers du Temple, de la Synagogue et de l'Eglise, durant vingt ans nous éveilla chaque mois comme le muezzin convoque à la prière la foule des croyants.¹ Mais Georges Haldas lui ne prie pas, à moins qu'écrire ne soit prier, et ce n'est pas non plus un croyant au sens dogmatique du terme. C'est un scribe et un éveilleur. Il ne récite aucun catéchisme et ne jouit pas davantage des congés sabbatiques de la vie contemplative.

Au centre, la relation

Mais en partant il nous a laissé un livre et même deux, n'étant pas de ces écrivains qui se font un orgueil et presque une coquetterie de se taire ou de voiler leur pensée. Haldas ne mâche jamais la sienne, encore qu'il la mastique. Il écrit donc, comme le recommandait Nietzsche, parfois avec un marteau pour les sourds de cœur et d'oreille que nous sommes, avec une rage patiente et obstinée, quelques rancœurs tenaces et de solides préjugés sans lesquels un homme ne serait qu'un fétu. Souvent il nous surprend, car il n'est pas latin et que ses mots ne sont pas toujours les nôtres : graine, source, germination, autrui, relation à l'Autre... mais ce sont les siens et il nous les fait bien comprendre. C'est avant tout un fils des Balkans, un enfant de l'Unité.

Son christianisme, si l'on peut dire, n'est ni augustinien (chez qui l'amour est trop souvent synonyme d'attachement, de souffrance, de crainte et de tremblement, de



chantage sentimental, ce que Pierre Gripari nommait «truc de gonzesse») ni d'ailleurs pélagien. Saint-Cyran et Ignace ne semblent pas être ses auteurs de chevet. Par-dessus tout, il déteste le dolorisme esthétisant qui fut quand même un peu celui de la Contre-Réforme, la délectation morose, les crises de nerfs et la langueur

efféminée qui accompagnent assez souvent les dévotions catholiques (comme celles d'un Mauriac), et je crois qu'il abhorre tout autant Calvin au nom d'une certaine idée frondeuse de la liberté. Il ne faut pas non plus le chercher du côté de l'Ecclésiaste et de Cioran.

L'esprit français (cet éternel cliché avec le charme slave et l'éternel féminin) l'insupporte, comme il insupportait d'ailleurs Dostoïevski, sauf quand il a pour organe un Pascal, un Saint-Simon ou un Baudelaire et qu'il n'est pas le fac-similé ou la caricature de lui-même. Un Français de chez nous, par exemple, qu'il aime, et on ne s'en étonne guère, c'est Georges Bernanos. Et nous, nous aimons Georges Haldas, qui est notre exact contraire, car c'est un homme en guerre et en colère. Plus brûlant peut-être que simplement chaleureux. La brûlure installe une distance qui marque le chemin à parcourir pour s'extirper de notre borborygme et soulever notre tête de notre mol oreiller. Car l'amour n'est le plus souvent que désir de possession, tyrannie ou esclavage et cela tout à la fois.

Comme il hait le monde et les salons, qui en ont disparu, il va chercher la vie dans les bistrottes et sur les trottoirs. C'est un évangéliste. Je veux dire par là que son climat mental est celui des Evangiles, comme l'était celui de Dostoïevski et de Dickens. Quand tout le monde est réuni autour du samovar, du gin ou de la vodka et que l'on se met à parler en langues dans une espèce de petite pentecôte un peu convulsive, Haldas est présent. Il vit dans un certain tremblement apocalyptique, me semble-t-il, mais sans aucune crainte, car si comme Pascal il ne veut pas nous laisser dormir, comme Cingria il a confiance. Il peut dormir dans une barque sous un ciel orageux.

Ce n'est pas du tout un philosophe. Les idées en tant que telles ne l'intéressent pas. Son Dieu n'est pas celui des philosophes, ni des théologiens. Est-ce pour autant celui des mystiques ? Je n'en suis pas trop sûr. Ni Allah ni le Jéhovah des puritains anglo-

saxons ni *ce salaud de Zeus*, comme le dit textuellement Sophocle. Dieu d'Abraham et de Jésus, sans aucun doute. Arrêtons-nous là. Le Christ en tout cas est sa référence unique, essentielle, absolue. Un Christ plus orthodoxe que catholique, sévère et glorieux, sorti à jamais du tombeau et donc à jamais vivant. Ne se souvenant peut-être même plus du jardin des Oliviers ni du Calvaire.

N'étant ni romancier (et il serait intéressant de se demander pourquoi) ni philosophe, il est chroniqueur et poète, comme l'attestent une fois de plus les deux livres de lui récemment parus.² Poète, il l'est d'abord dans ses chroniques où il cherche à retrouver ce qu'il appelle *L'Etat de Poésie*³ et qui me fait parfois penser au climat des *Rêveries* de Jean-Jacques, mais Haldas n'a pas besoin de fuir l'approche des humains et d'aller en barque sur le lac de Bièvre. Le bonheur, il le goûte de préférence en compagnie. Et c'est là que la relation à l'Autre, comme il dit, est pour lui si importante.

Dans ses chroniques, il a par exemple une façon renversante non pas d'attraper le fait divers, qui serait purement anecdotique, mais de s'immerger dans le quotidien jusqu'à en extraire le noyau surnaturel, noyau de grâce et de béatitude qu'il recèle forcément et à côté duquel passe un Cioran.

Durée et instant

Il y aurait toute une étude à faire sur le style de Georges Haldas, qui a d'ailleurs peut-être déjà été faite, et qui vient en partie de ce rythme qui règle ses pensées. Ce que l'on perçoit parfois comme une répétition n'est chez lui que le retour indéfini d'une forme qui cherche à s'accroître par son insistance, par son alliance avec la durée, par le fait qu'elle s'impose et tire de soi, à force de patience et de longueur, autre chose et plus qu'elle-même. On dirait que la durée a pris en charge ces deux ou trois périodes qui composent parfois l'es-

sentiel d'un long développement, qu'elle a pour mission de les mêler à son mouvement afin d'obtenir d'elles le fruit qu'elles semblaient incapables de porter. Comme Péguy, à sa manière, il ne quitte les mots qu'après qu'il leur ait fait tout dire. «Nous ne vous laisserons pas, Seigneur, que vous nous ayez bénis.»

André Rousseau, je crois, distinguait deux littératures, celle du bonheur et celle du salut. Chez Haldas, elles se rejoignent. La minute peut être heureuse et le temps autre chose qu'une malédiction et une source d'angoisses. Pas de course à l'abîme, à l'extrême, au précipice comme chez un Georges Bataille. L'extase monte sans violence de cette immersion confiante dans l'instant.

Poète en prose, mais aussi en vers, et par là il faut entendre le vers régulier, l'autre n'étant qu'un imposteur. Avec Haldas, la poésie française recommence. Elle semble renaître à elle-même dans son cours régulier, naturel, fluide et musical et retrouver le lit dont on avait voulu la faire sortir, s'écartant, comme sous l'effet d'une révélation, du maquis d'obscurités et de préciosités qui menaçait de l'étouffer, pour revenir à des objets plus conformes à son destin, les étreindre et s'y accomplir.

La poésie de Georges Haldas est nue. Rien n'y peut s'ajouter à la faible clarté de lait et de phosphore dont le corps humain et l'âme humaine sont pour ainsi dire la source. L'homme est dans cette poésie dépouillé et désarmé. Offert au monde, sans défense, sans ruse et sans secret, comme dans la mort et la prière. Poésie qui s'ouvre sur le silence et sur la solitude, qui respire de silence et de souvenir.

Mais toi aussi, mémoire
Un jour tu t'en iras
Sur un chemin obscur
Par une nuit sans nom.

Rien ne frappe son regard
qui ne lui soit familier.

Ô pas dans le brouillard
Et gares désertées.

Poésie éminemment audible et mémorable car revenue à une simplicité, à une pureté et à une identité somme toute élémentaires : la table et la tonnelle, les amis, présents et morts, la maison, la femme perdue. Et les années si bonnes et les années si tristes. Car le Dieu qui sala la terre a parfois la main légère et les jours éclatent avec douceur.

On parle à la terrasse
Et la mort nous observe
Mais les amis sont là
Nos joies sont à ce prix.

Car bien avant la pluie
Tout était déjà là
Et la source dans la nuit
Refait dans son murmure
Tout le terrain perdu
(.....)
Léger sera le pain
Qu'à peine on touchera
Léger aussi le vin
Car nos corps de lumière
N'en auront plus besoin.

Georges Haldas était parti, voilà qu'il nous revient, avec et sans les mots.

G. J.

¹ Entre 1980 et fin 2000, **Georges Haldas** a publié des chroniques mensuelles dans **choisir**. Elles ont été rassemblées et publiées en un volume intitulé *Murmure de la source, chroniques*, l'Age d'Homme, Lausanne 2001, 480 p.
² **Georges Haldas**, *Poésie complète*, l'Age d'Homme, Lausanne 2001, et *Murmure de la Source, chroniques*.

³ *Carnets 1973* et *Carnets 1979*, l'Age d'Homme, Lausanne 1977 et 1981, 264 p. et 254 p.